



Synopsis

livret
musique
flows et rythmiques hip-hop, reggae
direction artistique et musicale
mise en scène
scénographie (vidéos led) et costumes
chorégraphie

Rodolphe
Comitissa / Adélaïs
Mathilde / Elvira
Aliénor / Dame voilée / Berthe
Folquet de Marseille / Ulric / Anhalt / de Marcy
Saint Guillaume / Empereur / Père
Choristes / danseurs (8-12 pros)
Musiciens (5-6) + bande-son orchestre symphonique /

Alexandre Traube & poèmes de Rodolphe
Alexandre Traube
David Charles (Haeberli) aka MC Roger
Alexandre Traube & David Charles
N.N
John Howe et N.N
David Charles et N.N

David Charles - baryton et rap
Véronique Hammann - soprano
N.N (pressentie Tyssa) - contralto black
N.N - mezzo
N.N - rap + chant
Francesco Biamonte - basse
Chœur d'enfants (6) dont Berthold et Géraude
Technique

Résumé

Rodolphe, c'est l'histoire d'un homme d'exception, un passeur entre les langues et les cultures, le premier comte d'un pays entre lac et montagne, Neuchâtel, et surtout le créateur de la poésie d'amour germanique. C'est l'histoire d'un homme initié à l'art des troubadours dans la terre de renouvellement qu'est l'Occitanie du 12^e siècle, là où on apprend à aimer et chanter la femme, là où apparaît l'esprit de tolérance, envers les juifs et les cathares. Il y rencontre Folquet le troubadour et Aliénor la cathare, dont l'amour va le transformer en poète, ainsi qu'Adélaïs de Toulouse, fille de reine, « la comtesse aux yeux de violette » chantée par les troubadours, une héroïne de son temps. Pour la première fois, une cité, Lavaur - placée sous la protection d'Adélaïs - est attaquée à cause de sa tolérance, de sa différence. Aliénor, y périt. C'est le prélude à la boucherie de la croisade contre les cathares qui aura lieu trente ans plus tard dans tout le Sud et que la mise en scène évoque en ombre chinoise. Rodolphe est désespéré mais retrouve la vie quand Adélaïs lui tend le fils qu'il n'attendait pas, le cadeau d'Aliénor. De retour avec lui à Neuchâtel, il est marié sans le souhaiter par son père avec une jeune fille de la région, Comitissa, qui lui voue un amour sans retour. Quatre ans plus tard, il retrouve un sens à sa vie en la personne de Mathilde, beauté alémanique, pour laquelle il créera une forme de poésie nouvelle: le chant d'amour en langue allemande (Minnesang). Cet amour malheureux - car la belle, tourmentée, ne veut pas de lui - va susciter des chants à la langue et aux images flamboyants. Six ans ont passé quand Rodolphe fait venir à Neuchâtel maître Guillaume, sage et aimant, futur saint, fêté par les enfants. Il guidera peu à peu le triangle des amants Comitissa-Rodolphe-Mathilde vers des relations pacifiées. Mais les nuages grondent à nouveau, car Ulric, frère cadet de Rodolphe, veut entraîner Neuchâtel dans une guerre meurtrière. Rodolphe, d'abord indifférent, puis éveillé par le courage de ses deux dames pour une fois alliées, lutte victorieusement contre son frère pour empêcher le conflit et se réconcilie avec lui. Mais il y reçoit une blessure qui l'amènera au trépas. Dans son adieu à la vie, il se rapproche de sa femme meurtrie qu'il n'a pas su aimer. Une figure féminine voilée ayant la voix d'Aliénor l'accueille au nom de son amour fécond, lui qui a su chanter "une langue nouvelle, une langue de toujours, la langue de l'amour."

Remarque: Il s'agit une pièce historique, donc cohérente autant que possible avec nos connaissances de l'époque, mais brodant généreusement autour de leurs inconnues. Seules sont imaginées les amantes de Rodolphe: Aliénor et Mathilde. Encore faut-il une Mathilde, réelle ou fantasmée, pour justifier les chansons du poète. Outre sa famille, la pièce met sur son chemin de grandes figures du 12^e s.: l'empereur Henri VI, Adélaïs, Géraude de Laurac, Henri de Marcy, Heinrich von Anhalt, saint Guillaume de Neuchâtel et Folquet de Marseille. Les liens entre ce dernier et Rodolphe sont crédibles vu la filiation entre leurs poèmes. De fait, le personnage principal, n'est-ce pas les neuf chansons de Rodolphe? Toutes présentes, elles irriguent l'œuvre et en sont la raison première. Elles apparaissent ici dans cette typo: *Rodolphe*.

OUVERTURE instrumentale

Durant celle-ci, commentaire transmis de façon créative sur ce temps d'intenses mutations qu'est le 12^e siècle, répandant depuis l'Occitanie la religion cathare, l'art d'aimer et une place magnifiée de la femme.

PREMIERE PARTIE : OCCITANIE

Acte I : Découvertes

Scène 1 : Salle du trône du Saint-Empire-Romain-Germanique, an de grâce 1196 (en guise de prologue)

Le Chœur des Chevaliers entre dans une danse ébouriffante et salue ("QUI EST-IL") l'empereur Heinrich VI, fils de Barberousse, louant ses dons pour la poésie courtoise allemande. Celui-ci demande qui est Rodolphe, « le troubadour, le tout premier à porter le beau nom de Minnesänger, ce qui veut dire » poète d'amour... de langue allemande. Les avis fusent de tous côtés: les chevaliers, puis les dames qui sont entrées avec l'impératrice. Pour celle-ci, il est « un passeur, un chevalier de l'art d'aimer, une voix dans le brouillard qui nous appelle à l'amour », pour son beau-frère, « un bouffon, un baladin qui s'la raconte, un séducteur façon Me too. ». L'empereur demande alors à Anhalt, duc coiffé d'un heaume à plumes de paon, lui-même Minnesänger, de lui conter Rodolphe. Le récit rappé de celui-ci...

Scène 2 ... nous transporte seize ans auparavant, en 1180 au port de Marseille, le décor animé se transformant par la magie du récit tandis que le narrateur quitte la scène pour réapparaître virtuellement, enregistré et télévisé, comme il le fera dans chacun de ses récits, toujours en rappant.

"Tout commença alors qu'il avait dix-huit ans.
Il quittait son château, ses amis, ses parents.
Parti pour la Terre Sainte, il rêvait d'aventure,
Paradant, ce gaillard, croisé dans son armure."

"Le but: Jérusalem, les moyens: le cœur pur.
Il arrive à Marseille, il a si fière allure,
Le fils d'Ulric et Berthe, fringuant sur sa monture,
Défiant les cieux du sud qui l'enrobent d'azur."

Rodolphe, chantant ("J'ALLAIS PAR LES CHEMINS"), est rapidement attiré par un joyeux attroupement de jeunes gens, au centre duquel rayonne le fameux troubadour Folquet de Marseille. Le jeune homme se joint au groupe, séduit par la personnalité du poète. Ce dernier chante des vers d'amour, répétés par la troupe, dans un style alternant rap et reggae sur la mélodie et texte originaux de Folquet:

"Si j'avais mis espoir en Passion
Ici n'ai d'elle confort ni espérance
Car je ne sais comment voir délivrance
Puisque ne puis la laisser ni l'avoir."

"Je suis pareil à tel qui grimpe à l'arbre.
Et ne peut plus monter, restant au milieu,
En tous les cas ne pouvant retourner. ..."

Un groupe féminin, apparaît, conduit par Adélaïs, la comtesse aux yeux de violette, fille de la reine de France et du comte de Toulouse, dans l'éblouissement que jette cette beauté de vingt-deux ans. Les garçons, charmés, font aux belles dames une cour plutôt grossière. Adélaïs leur propose ("EN TERRE DE L'AMOUR") avec une pétillante malice de les séduire plutôt par le chant et la poésie et les invite à sa cour d'amour de Burlats « où les poètes concourent pour les dames, en terre de l'Ouest, en terre de l'amour. », tandis que sa suivante Aliénor, cathare austère, prêche aux jeunes gens le renoncement à leur conduite dissipée. Folquet accepte l'invitation en une chanson louant les charmes d'Adélaïs dans le style très infatué et assez comique qui le caractérise. Donzelles et jeunes gens unissent alors leur voix: « Suivez-nous / suivons les en terre d'amour ». Pendant cet échange, Rodolphe n'a d'yeux que pour la belle Aliénor, qui remarque bien le trouble du jeune homme.

Scène 3 : Sur la route de l'Ouest, il demande à Folquet s'il peut lui apprendre « à chanter l'amour de l'amour » qui l'habite pour se déclarer à Aliénor. Le poète s'empresse de l'exaucer avec une chanson d'apprentissage rap et jazz, aussi comique qu'énergique, à laquelle Rodolphe s'associe tant bien que mal: jamais il ne pourra maîtriser cette litanie ininterrompue de techniques poétiques et « la perdra pour toujours ». Ils arrivent ainsi au pavillon d'Adélaïs à Burlats, charmante bourgade entre Carcas-

sonne et Albi. Sur les côtés de la scène, dames et troubadours dans une atmosphère de séduction, Aliénor assise au centre. La mise en scène évoque un lieu archétypique de l'amour courtois et des valeurs de paix occitanes. Quand Rodolphe arrive devant Aliénor, il oublie ses gammes et chante selon son cœur ("J'AI PERDU TOUS LES MOTS"):

"J'ai perdu - oh ! - tous les mots
Pour exprimer les sentiments que tu éveilles,
Ô belle Dame, dans un cœur
Qui n'a jamais connu l'amour,
Mais à présent, il naît à lui, il naît à toi,
Unique Aimée,
comme un enfant ivre de jour."

"Quand j'entends une cigale de ton pays
Laisser monter son bruissement au long des nuits,
Je sais alors que c'est à toi qu'elle dédie
Son chant d'amour,
Car quand je t'aime comme je t'aime,
La création en son entier
Ne peut enfin que te chanter
À l'unisson avec mon cœur."

La donzelle, touchée par la sincérité et la noblesse d'âme du poète débutant, renonçant à ses idéaux de pureté cathare, découvre l'amour et le chante à son tour, entraînant Rodolphe en une folle danse :

"... Mais mon cœur danse et tout mon corps
pris d'une ivresse, heureuse, intense,"

"est entraîné dans la douc' rond'
du verbe aimer."

Les voix et les lèvres se joignent. Le narrateur conclut cependant l'acte sur une touche moins lumineuse: Rodolphe rêve trop d'aventures pour se fixer déjà malgré son amour et Aliénor lui accorde un an pour mener sa vie avant de la rejoindre en Languedoc et pendant ce temps, la cour d'Adélaïs se déplace à Lavaur, haut lieu du catharisme.

Acte II : Mort et naissance

Scène 1 : *Château de Lavaur, fief des Trencavel, le sombre mois de juillet 1181.*

Trois femmes incarnant les trois âges de la vie : la vieille voyante Elvira; Adélaïs et une fillette: Géraude de Laurac, cousine d'Aliénor, future martyre de la croisade cathare. La voix de la voyante s'élève dans l'obscurité. La lumière gagne progressivement la scène. Dans une transe ponctuée d'un chœur de Pleureuses ("L'OMBRE DE LA MORT"), elle dévoile l'avenir à Adélaïs et Géraude, prédisant un siège proche à Lavaur dont l'issue dépend de la comtesse, ainsi que les milliers de morts des grands massacres cathares trente ans plus tard, parmi lesquels le fils d'Adélaïs. Quant à Géraude, l'ombre de la mort plane sur elle: vouée à périr lors du siège, à moins que quelqu'un offre sa vie à sa place, ou trente ans plus tard, lapidée sauvagement au fond d'un puits. Adélaïs répond par une chanson, plaidoyer pour la paix, à laquelle se joignent Aliénor et les Pleureuses ("DANS NOS COURS DE L'AMOUR").

"... Pourquoi ils nous tueraient?
Nous les gens d'Occitan
Ne souhaitons que la paix
Entre gens différents.
Dans nos cours de l'amour
Tous ont droit de séjour."

"Toi cathare, moi romaine
Côte à côte, l'on mène
Vie heureuse ou souffrante ;
L'un aid' l'autre, ça me tente.
La nuit tombe, vient le jour ?
Nous vivrons pour l'amour."

"Embrassez vos amis
Avant qu'il ne fass' nuit.
Que les pleurs n'effac'nt pas
Le sourire qui dit : aime,
Que la peur ne soit pas
Une chance pour la haine !"

Scène 2 : Changement de décor. Au milieu de la scène préside la voyante, face au public, les mains levées au ciel. Sa présence divise la scène en deux représentations de siège : À sa droite, le présent, à sa gauche, le futur massacre de Lavaur (1211) qu'elle a prédit, se déployant en ombre chinoise.

Dans le présent: les murailles de Lavaur, derrière elles un fond de scène surélevé. Quelques hommes en armes sur celles-ci. Une armée avec machines de guerre au pied du mur. A l'extrémité de la scène, Adélaïs, dans une attitude de défi. Dans l'avenir, on se trouve à l'intérieur du castrum où les croisés ont pénétré. D'abord corps à corps - massacres et viols - puis exécutions: bûchers pour les cathares, pendaisons pour les nobles, Géraude - devenue dame du lieu - jetée au fond du puits et lapidée comme l'a prédit la voyante. La narration, elle, concerne le présent.

De Marcy, tout puissant légat du pape et abbé de Clairvaux, en robe blanche de cistercien, le visage couvert par son capuchon, exige des assiégés la reddition des évêques cathares de la cité en un violent récitatif rap (“HERETIQUES”). Le contraste entre son habit religieux et sa férocité est effrayant:

“Je suis Henri de Marcy.
Le Saint-Père m’a envoyé
Condamner les hérésies.
Par le fer, le feu extirper,
S’ils ne se repentent pas,”

“Tous les Cathares et les Parfaits [...]
C’est le moment de choisir,
Pour vous plus un instant de trop
Vraie foi, vie, et repentir,
Ou bien, enfer, mort sans tombeau !”

Face à lui, Adélaïs incarne le refus de l’injustice et la défense de la liberté. Le message muet de son attitude est si clair que de Marcy ordonne l’attaque. C’est la première fois qu’une armée combat les hérétiques, 27 ans avant la monstrueuse croisade contre les cathares. En cours de combat, la voix d’Adélaïs et des femmes s’élève en une prière de lamentation par dessus les chants de guerre des soldats. La petite Géraude paraît sur les remparts, un arc trop grand pour elle à la main, déterminée du haut de ses sept ans à repousser les impies qui viennent persécuter la foi cathare. Un soldat du légat bande son arc dans sa direction. Aliénor jaillit sur les remparts pour protéger Géraude et reçoit la flèche fatidique. Elle tombe en une lente danse, blessée à mort. L’éclairage se focalise sur elle, laissant la scène dans l’obscurité. Le narrateur murmure dans un silence de mort la reddition d’Adélaïs pour empêcher le massacre de s’étendre. « *Spectateur impuissant, bloqué par les remparts, Rodolphe, de retour, enfin joint son aimée. Trop tard !* ».

Scène 3 : Rodolphe entre dans le champ de lumière qui nimbe Aliénor étendue. Il la serre, sans vie, dans ses bras. Rongé par la tristesse et la culpabilité, il chante et slamme une « PLAINTÉ » sur sa mort:

“Aliénor, Comment voir les étoiles sans toi ?
Dans la tombe tu les as emmenées.”

“Toutes les fleurs des forêts,
Tous les parfums de la nuit, dissipés, évanouis...”

Adélaïs et Géraude s’approchent avec une infinie compassion. La fillette porte dans ses bras un nouveau-né qu’elle tend à Rodolphe. Adélaïs lui confirme ce que dicte à Rodolphe son cœur en déroute: cet enfant qu’il n’attendait pas est son fils, le cadeau d’Aliénor. Rodolphe s’abandonne dans un duo avec Adélaïs (“MON FILS”) à une joie qu’il croyait morte: « Ô toi mon fils, présent du ciel, présence d’elle... ». Fin de l’acte en éclairage clair obscur avec des accords ambigus à l’image des émotions contradictoires du héros.

SECONDE PARTIE : NEUCHÂTEL

Acte III : Amours

Scène 1, 1181. Rodolphe, sur son cheval, son fils sur le bras, s’approche sur fond de narration de Neuchâtel, « la cité blanc et or dressée sur le rocher », avec château et collégiale en construction dans un grandiose lever de soleil. Il entre dans le castrum où ses parents l’accueillent. Rodolphe est l’ombre de lui-même. Père tente de le réconforter avec un chant patriarcal et bonhomme, comique malgré lui (“RODOLPHE, VIENS VOIR TON PAYS”), où il l’enjoint à continuer la création de ce Nouveau Bourg et se réjouit de l’arrivée d’un héritier mâle qu’il prénomme Berthold. Il a choisi pour son fils une épouse, nouvelle mère pour l’enfant, Comitissa. Celle-ci, lumineuse et touchante jeune fille, laisse sans honte s’exprimer ses sentiments amoureux (“LA VIE COMMENCE POUR MOI”):

“J’ai attendu ce jour
Pour laisser mon amour,
Qui croissait, lent et sourd,
Germer au cœur du jour...”

Refr. : “La vie commenc’ pour moi, aujourd’hui !
Mon amour se dirige vers lui !
Mon fiancé, mon bel ami !
Je vais l’aimer durant ses nuits. ...”

L’émouvante déclaration de la pucelle ne touche pas Rodolphe, qui, tout à son deuil, demeure absent. S’inquiétant de sa froideur, elle veut le saisir, mais il se dérobe. Elle laisse alors éclater son désarroi.

“... Éclaire-moi, mon fiancé,
Ou je serai fanée
avant que d’être éclore,
une inutile rose ! ...”

“... Toujours là !
Tout pour toi !
Quand tu le voudras !
Moi, Comitissa !”

La malheureuse s’enfuit, laissant Rodolphe seul, dans une lumière nue.

Scène 2, *Erlach*, 1185.

Le narrateur intervient, tandis que Chevaliers et Dames dansent:

“Quatre années ont passé, années mornes et sans joie. Rodolphe est marié avec Comitissa, Rodolphe est seul pourtant, il vit de souvenirs. Seul Berthold, son enfant, lui arrache un sourire.	Erlach, cité voisine, s’allie à Neuchâtel. C’est un robuste bourg où l’allemand est parlé. Ils se sont réunis, les gens des deux cités, Afin de boir’, chanter, danser avec les belles.”
---	---

Rodolphe, comme souvent absent à lui-même, aperçoit alors la ravissante Mathilde, Dame germanique du lieu. Apprenant le nom de la jeune femme, il entre comme en extase :

“Mathilde ! Quel nom divin ! Digne reflet de sa beauté ! Quel sang Dégèle mon cœur ? Je le sens battre à nouveau...”	“S’il y a Un pays, ailleurs, Où l’on peut s’aimer loin des regards; Dis-le moi, Gentil martinet, Que l’on puisse ensemble s’y noyer.”	“Ta beauté, Elle agit sur moi Comme la flamme sur le papillon de nuit Qui s’en approche Et s’y consume....”
---	--	--

Scène 3 : Le soir même, Rodolphe est en proie aux tourments de la passion. Il chante des vers éparés:

“La Passion m’ordonne de chanter Et ne veut pas que cela me rebute.	À présent je n’ai plus aucun espoir, Si ce n’est qu’elle ait toute puissance sur moi.”
--	---

avant de reprendre la chanson occitane de Folquet. Sous l’effet du chant, le soleil couchant cède la place au clair de lune et la belle paraît à sa fenêtre dans une scénographie assumant jusqu’au comique les clichés de la sérénade. Il improvise une adaptation germanique des vers précédents (*Lied I*).

“Gewan ich ze minnen ie guoten wân,
Nû hân ich von ir weder trôst noch gedingen.”

Anhalt annonce à l’Empereur sur « l’écran » que le *Minnesang* naît ainsi. Folquet y intervient alors de façon burlesque pour réclamer des droits d’auteur et est vulgairement chassé par Anhalt, la place de Rodolphe réhabilitée (et le spectateur, souhaitons-le, mieux à même de comprendre celle-ci...). Mathilde, mi moqueuse, mi troublée, sexy et royale, incarnée par une chanteuse *black*, chante sa difficulté à trouver sa place, sa quête d’elle-même. (“REBELLE”) :

“Mes parents n’m’aimaient pas; on m’a mariée sans moi. Les homm’s m’ont courisée, sans souci pour mon âme. L’émotion, j’connais pas, c’est bien mieux comm’ cela !”	“... M’abandonner ou fuir, résister ou faillir ? Un jour je te dis oui, et demain ça s’ra non, J’y peux rien c’est comm’ça qu’ça fonctionne avec moi!”
---	--

La résistance de Mathilde se refusant à lui transfigure notre lover qui improvise un poème propre:

“Je regarde attentivement la forêt, Son feuillage retombe.”	“Lui qui riait naguère. Ainsi les oiseaux avec leur chant”	“sont réduits au silence, c’est l’effet de la neige.”
--	---	--

Ce climat sombre évolue vers l’espoir (“Tout mon chagrin se changera en joie”), la musique devenant irrésistiblement entraînante. Mathilde joint sa voix au chant, acceptant cette « mélodie » de Rodolphe, mais tournant en rond dans ses vers négatifs, bloquée par ses manques affectifs. Au climax final de la chanson, elle lui lance une couronne de fleurs avant de s’enfuir, symbole ambigu qui consacre le poète, mais n’est pas une reddition devant l’amant.

Acte IV : Guerre.

Scène 1 : Une nuée d'enfants joyeux apparaît sur le parvis de la Collégiale de Neuchâtel en construction. Ils sont conduits par Berthold et annoncent l'arrivée de Maître Guillaume. Le narrateur pose le cadre: 1194, le père de Rodolphe a quitté ce monde, Berthold est revenu de Notre-Dame-de-Paris où il étudiait sous la sage direction de Guillaume d'Angleterre. Sur la demande de Rodolphe, l'enfant a supplié affectueusement son maître de le suivre à Neuchâtel. Et le voici! Les enfants lui font fête ("MAITRE GUILLAUME"), et il le leur rend bien – « Venez à moi, les petits enfants » –. Il est lumière, simplicité et compassion, avec un brin d'humour. Les adultes se sont approchés. Guillaume narre ("DEBARQUE D'ANGLETERRE") sa traversée d'une Europe où se construisent les cathédrales, les guerres se multiplient ainsi que les massacres, des juifs, des cathares. Lui veut apporter la paix. Rodolphe, accompagné des siens, l'accueille comme un père, rappant. Guillaume les bénit et se tourne vers la Collégiale Notre-Dame avec élan, son charisme de médecin des âmes lui indiquant où se trouve la plaie:

"Notre-Dame de Neuchâtel ... Donne du cœur à ceux qui sont mal-aimés.
Ceux qui veulent aimer et ne le peuvent."

Berthe, Comitissa, Mathilde et Rodolphe, sont atteints par ces paroles et entonnent en quatuor:

"Ô bon Maître Guillaume, nous qui sommes blessés, nous qui ne savons plus aimer,
Par Notre Seigneur et Notre Dame, Enseigne-nous l'amour! ..."

Tous sont remplis d'espoir, tandis que les enfants reprennent leur ronde endiablée autour du groupe.

Scène 2 : Un an plus tard, des hommes aux armes de Neuchâtel s'entraînent au combat. Ulric II, frère cadet de Rodolphe, passe d'un groupe à l'autre en stimulant chacun, et se retrouve rapidement sur le devant de la scène. Aux extrémités de celle-ci, Guillaume et Comitissa, dissimulés, assistent à l'action. Ulric entonne un chant martial ("NEUCHATEL, JE T'ENTRAINE"), se plaignant de sa mère trop âgée et de Rodolphe, qui ne pense qu'aux dames. Lui seul, Ulric, entraînera la Cité vers la gloire.

Pendant ce temps, Rodolphe chante, comme à son habitude, pour sa Dame qui l'écoute de sa fenêtre (Lieder III et VII). Comitissa, débarque furieuse et l'interrompt d'autorité:

"Rodolphe es-tu aveugle? Pendant que tu roucoules, Les armes sont polies, toi, tu courtis' ta poule..."

Rodolphe, qui ne voit là que jalousie, répond sur le même ton. Mais Mathilde, à son étonnement, prête main-forte à sa femme: dans sa ville aussi se trament de sombres choses. Elle unissent leur voix ("ÉLANCE-TOI, MON PRINCE"). Durant le chant, Rodolphe est en proie à une transformation intérieure. À la fin de celui-ci, son regard est animé. Guillaume débarque à cheval, portant les armes de Rodolphe qu'il tend à ce dernier. L'homme de Dieu expose la situation - la guerre que l'Empereur entreprend contre la Sicile et Ulric qui y trouve une occasion de gloire là où Guillaume ne voit que carnages. Il harangue son ami tandis que celui-ci boucle sa ceinture, ceint son épée et monte sur le destrier. Rodolphe franchit la porte du donjon et disparaît au galop dans un nuage de poussière.

Scène 3 : Il arrive au bord du lac où Ulric entraîne son monde, suivi par les Dames et Guillaume qui demeurent en retrait. Le lac étincelle, acteur majeur de la scène, derrière lui, collines et Alpes. Il interpelle Ulric ("CESSE CETTE FOLIE"), montrant l'absurdité de détruire les familles de la région naissante dans un conflit qui ne la concerne pas. Ulric, menaçant et sûr de lui, réplique en rappant: « *Holà, baladin, Retourne à tes poèmes !* ». Rodolphe, bienveillant, mais avec autant d'assurance que son frère, commence un plaidoyer pour la paix. ("JE REVE D'UN MONDE"):

"Je rêve d'un monde
Où l'on ne ferait pas la guerre.
Je rêve d'un monde
Où le voisin serait mon frère.
Voyez, mes amis:"

"Ici nous avons une terre
Où vivent deux peuples
De rac's, de langues différentes
En toute harmonie,
Ensemble ils vivent, pleurent et chantent..."

Ulrich, insensible, expose sa foi en la nécessité de la force et de la guerre et traite son frère de cathare châtré. Celui-ci tente sans succès de le raisonner et finit par le provoquer en duel. Rodolphe est blessé par Ulrich, mais finit par le désarmer. Pris par la colère du combat, il s'apprête à commettre le fratricide. Guillaume retient son bras, criant : « *Rodolphe, Retourne-toi !* », désignant la beauté du lac. À cet instant, la colère de Rodolphe retombe. Il se rend compte que lui, le pacifique, allait tuer son frère désarmé et chante alors (reggae "NOUS ALLONS NOUS AIMER"):

« *Ulric, prends ma main, tu es mon frère, Vois le lac...* », « *... les montagnes, les forêts* » répond Ulric, tandis qu'ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Les deux dames se joignent à eux dans une étreinte commune, le climat de cette chanson, *peace and love* au deuxième degré, crée un contraste avec les scènes dramatiques précédentes, terminant l'acte avec une légèreté décalée.

Acte V : Accomplissement

Scène 1 : Comitissa joue dans sa chambre avec Berthold. Guillaume entre et contemple, souriant, cette scène d'amour familial. Elle congédie l'enfant d'un baiser et laisse éclater devant l'homme de Dieu son désespoir de femme mal aimée ("FEMME JE SUIS ET FEMME NE PEUX ETRE"). Elle enchaîne en slam:

"... Je veux prendre la lyre du troubadour	Il m'a adoubé chanteresse.
Et chanter comme il le fait.	Chanteresse de l'amour lointain et sans retour."
J'en ai acquis le droit,	

elle chante et rappe alors des vers de son mari qu'elle reprend à son compte (*Lieder IX et II*):

"J'ai entendu dire que certaines gens meurent
Quand trop ardemment ils aiment. ..."

Guillaume trouve des mots consolants. Ils reprennent dans un duo entraînant d'autres vers de Rodolphe, qui laissent Comitissa illuminée (*Lied III*).

"Je me plaindrai de mon chagrin à la passion elle-même"	"Car elle qui a su si bien blesser mon cœur Peut aussi m'inviter dans la maison du bonheur."
--	---

Scène 2 : Un chœur d'hommes funèbre passe en procession, chantant pour le repos de l'âme de la mère de Rodolphe. Celui-ci est adossé à son lit, pâle, il se plaint de sa passion demeurée sans fruit (*Lied VI*) et appelle son amante la mort. Pendant ce temps, Guillaume est entré et examine sa plaie. Le chant devient duo ("TOUTES NOS FORCES"). Pour lui, la maladie de Rodolphe est la conséquence du combat. Notre héros refuse d'accuser son frère.

"Tout's nos forces s'épuisent dans le bien, dans le mal. Il faut agir, aimer, tant que le soleil luit.	Tant pis si le combat précipit' le final. Si nous avons aidé, c'est un' source de vie."
---	--

Rodolphe demande qu'à son agonie, on le conduise dans sa collégiale. Guillaume acquiesce et met Rodolphe en face de sa passion qui l'empêche de voir celle qui l'aime vraiment : Comitissa, sa femme, la mère – adoptive – de son enfant. Rodolphe en est bien conscient, il chante l'un de ses poèmes qui résume sa vie (*Lied V*):

"...J'aime de tout mon cœur cell'-ci Qui ne veut pas me le permettre. Et en revanche, cell'-là m'aime"	"Qui me demeure indifférente. J'ai l'expérience maintenant De l'un et l'autr': fuir et chasser."
--	--

Guillaume:

"Tu ne peux plus chasser, cesse donc aussi de fuir!"

Rodolphe:

"Maintenant que la vie est un peu loin de moi,
Je me demand' quel sens cela avait d'aimer ?"

Guillaume, suivi de Rodolphe:

"Le sens de l'amour est l'amour lui-même.
Il n'y a pas d'autres raisons,
D'excuses à lui chercher."

Scène 3 : Chœur de la Collégiale, quelques jours plus tard.

Rodolphe gît sur un grabat devant le chœur, entouré de tous ses proches. Il se tourne vers Comitissa:

“Pardonne-moi, ô femme, mes froideurs et mes pleurs. Contre ton sein quand je pleurais une autre fleur.
Tu fus mèm’ pour Berthold et as tenu mon front Moi, je te repoussais, aveuglé par Passion.”

Ils continuent en duo :

“Rodolphe : Mais il est là, le temps, le dernier,
Où tout peut encor’ recommencer
Où moi, je vais pouvoir t’aimer.
Avant d’ partir, si désolé !”

“Tous deux : Mais il est là, le temps, le premier,
Où tout va vraiment recommencer
Où nous allons enfin aimer,
Ici et pour l’éternité!

Comitissa : Mais il est là, le temps, le dernier,
Où tout peut encor’ recommencer
Où moi, je s’rai enfin aimée.
Avant qu’ tu partes, tout pardonné!”

Serr’-moi dans tes bras
Pour la premièr’ fois, La dernière fois;
Une étreinte aimée
Qui chang’ la durée
En éternité.”

Mathilde s’approche et confesse que l’amour de Rodolphe lui a appris qu’elle ne savait aimer, elle apprendra. Elle tend sa main à Rodolphe qui la prend, gardant son autre main dans celle de Comitissa. Puis il dit adieu à celle qui l’a quitté, son Aliénor, englobant dans un regard l’absente et les présentes.

“J’ai trompé, je me suis trompé,
j’ai trompé les dames, mais j’ai aimé,
Et j’ai trouvé des mots nouveaux pour le dire!
De nombreux poètes après moi
Continueront à saluer l’amour.”

“Je m’envole loin de l’arbre,
j’étais coincé à mi-hauteur,
Ne pouvant monter ni descendre, et maintenant,
Je m’envole comme un oiseau
pour explorer le ciel.”

Il se tourne vers le portail de la Vierge, récitant pour elle ses premiers vers (*Lied VIII*) :

“À présent je n’ai plus aucun espoir, Si ce n’est qu’Elle ait toute puissance sur moi.”

Une musique douce s’élève alors à la flûte. Une voix de femme en mélodie se joint à elle. On reconnaît, transfiguré, le chant d’amour à Aliénor. Une Dame voilée apparaît et s’approche de Rodolphe, jouée par l’actrice qui incarne Aliénor. S’agit-il de son éternelle amante ou de la Vierge qu’il chante avec les mots mêmes de ses amours? L’équivoque subsiste jusqu’à la fin. Elle l’appelle :

“Mon Rodolphe, viens près de moi, tu as su aimer.”

Rodolphe va alors lentement vers elle. La mise en scène fait comprendre que ce n’est pas l’homme de chair qui rejoint la Dame, mais une figuration de son âme. Ils se contemplent, gardant distance.

“Tu as aimé, pas toujours de façon droite,
Tu as aimé, c’était à jamais sincère.”

“Tu as servi l’amour,
Et maintenant tu rejoins l’amour dans la mort...”

Les deux autres dames de sa vie s’approchent de la figure voilée et elles continuent en trio.

“Dans la mort, Aliénor, Comitissa et Mathilde
Vont s’unir en une seule.”

“Et l’amour et la Passion chantent en d’autres langues
Grâce à cet homme...”

Ulric – qui est incarné par l’acteur jouant Anhalt – revêt le heaume à plumes de paon si caractéristique de ce dernier: le narrateur revient ainsi sur scène, suivi de l’empereur, des chevaliers et des autres personnages. La boucle est bouclée. Anhalt enchaîne:

“Un homme de cœur et un seigneur,
Qui crée poésie nouvelle en langue nouvelle,”

“Qui est aussi la langue de toujours,
La langue de l’amour.”

laissant le chœur conclure:

“Une langue nouvelle, une langue de toujours. La langue de l’amour.”

FIN



Rodolphe de Neuchâtel, fresque de Kesh et Wilo